

LE THÉÂTRE

Gide tel qu'en lui-même...

L'ŒUVRE d'André Gide m'a toujours paru contenir d'admirables réserves d'ennui. Cette prose harmonieuse et sèche, ces étroites confidences de vieillard qui se repaît de sa propre odeur, cette rigueur janséniste sans la foi me glacent, je l'avoue. Et je n'ai jamais compris que Gide exerçât tant d'influence sur les petits jeunes gens, ni qu'une part considérable de la catholicité pût voir en lui, tout de bon, une réincarnation de Belzébuth. Triste diable, en vérité.

Du moins faut-il compter avec ce Gide-là, même si l'on refuse de subir ses séductions. Il existe. Au lieu que le Gide qui vient d'inscrire son nom au répertoire de la Comédie-Française n'est qu'une façon, un simulacre de Gide. Portées à la scène, *Les Caves du Vatican* ont perdu toute espèce de substance. Ce n'est plus qu'une morne succession de tableaux sans nécessité ni logique, où sévit une psychologie indigente, où circulent des personnages de bois, où retentit en pure perte un rire acide qui n'atteint guère que le rieur. Car on trouve çà et là de certaines naïvetés qui, s'agissant de Gide, ne laissent pas de me paraître savoureuses. L'entrevue de Lafcadio avec son père confine au mélodrame; également la scène finale où le jeune homme refuse l'amour que lui offre Geneviève pour aller de par le monde à la recherche de soi-même; la fameuse théorie de l'acte gratuit se réduit à une poussée de fièvre juvénile; l'assassinat de Florissoire par Lafcadio devient un épisode de bas roman policier. Ainsi du reste.

C'est que l'art dramatique, voyez-vous, est une épreuve de vérité. La plus exigeante! Un romancier, les prestiges du style aidant, peut tricher avec son public et avec lui-même. A la scène, il faut se montrer tel qu'on est, comme à l'heure de mourir. Il faut tomber le masque, et faire l'homme, enfin. Alors se dissipent toutes les méprises, et les mystifications les plus soigneusement entretenues éclatent comme bulles de savon. Alors paraissent aux yeux des foules éberluées un Voltaire pleureur, un Gide banal.

Pour accommoder ce maigre ragoût, on a conçu une mise en scène adroite, planté des décors spirituels, convoqué d'excellents comédiens. Roland Alexandre est un Lafcadio exemplaire, fandre et violent, et doué d'une jeunesse radieuse; Henri Rollan déploie ses dons d'acteur comique — que je crois supérieurs à ses dons de tragédien. Quel gaspillage de talents!

Jean MAUDUIT.